

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Himmelweg

Texte français d'Yves Lebeau, 2006

Hamelin

Texte français d'Yves Lebeau, 2007

Les Insomniaques

suivi de

*Copito ou les derniers mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone*

Texte français d'Yves Lebeau, 2008

La Tortue de Darwin

Texte français d'Yves Lebeau, 2009

Le Garçon du dernier rang

Texte français de Dominique Poulange et Jorge Lavelli, 2009

La Paix perpétuelle

Texte français d'Yves Lebeau, 2010

JUAN MAYORGA

Lettres d'amour à Staline

Texte français

DOMINIQUE POULANGE

et

JORGE LAVELLI

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre

*Cette pièce a été créée le 27 avril 2011 à La Cartoucherie,
Théâtre de La Tempête, dans une mise en scène de Jorge
Lavelli.*

*Avec Luc-Antoine Diquero (Boulgakov), Gérard Lartigau
(Staline), Marie-Christine Letort (Boulgakova).*

Collaboration artistique : Dominique Poulange
Dispositif scénique : Graciela Galán et Jorge Lavelli
Lumières : Gérard Monin et Jorge Lavelli
Costumes : Graciela Galán

Production : Le Méchant Théâtre, avec le soutien de la DRAC Île-de-France, en coréalisation
avec le Théâtre de la Tempête.
Remerciements à l'INAEM – ministère de la Culture d'Espagne.

À mon fils Miguel

Titre original
Cartas de amor a Staline

© Juan Mayorga, 2000

Les droits de représentation des textes de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de
Irène Sadowska Guillon : Tour Helsinki, 50 rue du Disque, 75013 Paris – tél. : 01 46 27 46 30 – mail : guillofo@orange.fr.

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-306-8

Chez les Boulgakov. Là où il écrit.

1

Boulgakov écrit. Jusqu'à ce qu'il remarque que sa femme l'observe. Elle lui caresse la main avec laquelle il écrit.

BOULGAKOVA. – Tu ne peux pas savoir comme j'ai souhaité ce moment ! Tu n'écrivais plus depuis des mois. Pas un mot depuis *Cœur de chien*. Qu'est-ce que c'est ? Une comédie ?

(Boulgakov fait signe que non.)

Un roman ? La deuxième partie de *La Garde blanche* ?

(Boulgakov fait signe que non.)

Un poème ?

BOULGAKOV. – Une lettre.

BOULGAKOVA, *déçue*. – Une lettre ?

BOULGAKOV. – Je te la lis ?

BOULGAKOVA. – Tu sais que j'aime être la première à connaître tes œuvres. Une lettre, c'est autre chose, évidemment. En te voyant porte-plume à la main, j'ai pensé que... Mais tu es revenu t'asseoir ici, c'est ça l'important. L'important c'est que tu sois revenu

7

à l'endroit où tu as écrit *L'Appartement de Zoïka*.
Bien sûr, lis-la-moi cette lettre.

BOULGAKOV *lit.* – « Cher camarade : ma pièce, *La Fuite*, dont la première était prévue pour septembre prochain a été interdite pendant les répétitions. Les représentations de *L'Île pourpre* ont été interdites. *Les Jours des Turbine*, après trois cents représentations, a été interdite. *L'Appartement de Zoïka*, après deux cents représentations, a été interdite. Ainsi, mes quatre pièces se trouvent interdites. L'édition de mes nouvelles a été interdite de même qu'ont été interdits mes essais. La lecture publique des *Aventures de Tchitchikov* a été interdite. Interdite, la publication de mon roman *La Garde blanche* dans la revue *Rossia*. Je n'ai pas la force de vivre dans un pays où je ne peux ni représenter, ni publier mes œuvres. Je m'adresse à vous, pour vous demander qu'on me rende ma liberté d'écrivain. (*Pause.*) Ou bien, qu'on m'expulse de l'Union soviétique avec ma femme. »

Pause.

BOULGAKOVA. – Quitter la Russie, Mikhaïl ?

(*Long silence. Boulgakov ne répond pas.*)

Tu crois vraiment que nous pouvons vivre dans un autre pays ? Nous ne pouvons pas. C'est notre ciel, notre langue, notre peuple...

(*Long silence. Boulgakov ne répond pas.*)

Je sais bien que tous semblent avoir changé, que ce pays n'est déjà plus celui où nous sommes nés, mais ici, dans cette maison... Quoi qu'il se passe là,

dehors, toi et moi, nous, nous pouvons être heureux ici, ensemble.

(*Long silence. Boulgakov ne répond pas.*)

L'important c'est que nous soyons ensemble. Où que ce soit, Mikhaïl, où tu voudras, toi, pourvu que nous soyons ensemble.

Elle le touche avec amour. Il lui embrasse les mains.

BOULGAKOV. – « Signé : Mikhaïl Boulgakov ».

Pause.

BOULGAKOVA. – À qui tu l'adresses ?

BOULGAKOV. – À Staline.

Pause.

Boulgakov lit une lettre à sa femme. Maladroitement, elle lui recommande une chemise.

BOULGAKOV. – « Cher camarade : j’ai comptabilisé trois cent un articles sur moi dans la presse soviétique de ces dernières années. Trois étaient élogieux ; deux cent quatre-vingt dix-huit, injurieux. “Boulgakov est un chien qui farfouille dans les poubelles” titraient les *Izvestia*. Le *Komsomolskaïa* me traite de “bourgeois qui lance ses crachats venimeux mais impuissants, sur la classe ouvrière”. Et la *Pravda* ne m’a pas épargné non plus, toutes mes œuvres n’ont eu droit qu’à des commentaires corrosifs. Même l’*Encyclopédie soviétique* m’a insulté. Toute la presse et avec elle, toutes les institutions chargées du contrôle du théâtre, s’efforcent de démontrer que je ne peux pas vivre en Union soviétique... » (*Il interrompt sa lecture.*) Tu peux arrêter ça ? Tu peux prendre ça au sérieux ?

La femme arrête ce qu’elle faisait.

BOULGAKOVA. – Je t’écoute. Je n’arrête pas de t’écouter.

BOULGAKOV. – J’ai besoin de plus. Ce dont j’ai besoin... Pourquoi Staline ne répond-il pas à mes

lettres ? Tu peux me le dire ? Qu’est-ce que je fais mal ?

Silence.

BOULGAKOVA. – C’est toi l’écrivain. Tu connais l’effet des mots sur les gens. Comment veux-tu qu’il réagisse, Staline, devant une phrase comme celle-ci ? (*Elle lit.*) « Toute la presse et avec elle, toutes les institutions chargées du contrôle du théâtre, s’efforcent de démontrer que je ne peux pas vivre en Union soviétique. » Comment va-t-il réagir, Staline, à ces mots ?

(Boulgakov ne le sait pas. Silence.)

Mon dieu, si seulement je pouvais t’aider. Je ne connais pas Staline. La seule fois où je l’ai approché, c’est à la première des *Jours des Turbine*. Il m’a serré la main. Je ne me souviens que de ses mains. Comment il bougeait les mains.

(Elle essaie d’imiter comment Staline bougeait les mains. Pause.)

Si ça peut t’aider, je peux... imaginer que je suis Staline et réagir comme il réagirait à ta lettre. Je peux me mettre à sa place.

BOULGAKOVA. – Te mettre à sa place ? Toi, à la place de l’homme qui a interdit mes pièces ?

BOULGAKOVA. – Si ça peut t’aider...

BOULGAKOV. – Il a rendu fou notre ami Zamiatine. Il a poussé Maïakovski au suicide.

BOULGAKOVA. – Je veux t’aider.

BOULGAKOV. – Te mettre dans la peau de cet homme que je hais ? Que tu hais.

BOULGAKOVA. – Oui, je le hais, de toutes mes forces. Même les hommes les plus odieux croient toujours avoir de bonnes raisons pour faire ce qu’ils font. Et toi, Mikhaïl, tu dois découvrir ces raisons. Tu dois trouver ces raisons pour les retourner contre lui.

Boulgakov hésite.

BOULGAKOV. – Ça ne marchera pas. Tu sais seulement comment il bouge les mains. Que sais-tu de son âme ?

BOULGAKOVA. – Un peu d’imagination ! Imagine que je suis Staline.

BOULGAKOV. – Tu es la femme que j’aime. Comment pourrais-je imaginer... ?

(Mais elle est déjà en train de chercher dans son corps celui de Staline. Sans conviction, Boulgakov accepte.)

D’accord, jouons un moment. Supposons que tu es Staline.

(Boulgakov écrit. Elle essaie de jouer les réactions de Staline.)

J’ai devant moi une lettre du Comité central du théâtre. On annule les droits de représentation de ma pièce, *L’Île pourpre*. Deux lignes suffisent à enterrer des années de travail. Je ne peux plus écrire un mot

sans me demander : si tant est que je puisse écrire à l’avenir, tout n’est-il pas condamné d’avance ?

Silence. Sceptique, Boulgakov attend la réaction de sa femme. Elle hésite, cherche une attitude, un ton.

BOULGAKOVA. – Camarade Boulgakov...

Boulgakov désapprouve, il parodie l’attitude, le ton de sa femme : « Camarade Boulgakov... » (Il lui indique un autre comportement, un autre ton.) « Camarade Boulgakov... » Elle essaie de nouveau.

Camarade Boulgakov... Êtes-vous conscient de... ? *(Elle se reprend ; elle cherche une autre attitude, un autre ton.)* Avec *L’Île pourpre*, vous êtes allé trop loin. Même votre ami Zamiatine n’a pas risqué autant.

BOULGAKOV. – Staline ne dirait jamais ça. « Même votre ami Zamiatine n’a pas risqué autant. » Jamais Staline n’irait me comparer à ce pauvre Zamia...

BOULGAKOVA, *l’interrompant*. – Le Comité central du théâtre a qualifié *L’Île pourpre* de diatribe contre la Révolution.

Pause. Boulgakov écrit.

BOULGAKOV. – Je n’ai pas écrit *L’Île pourpre* contre la Révolution mais précisément contre le Comité central du théâtre... Le Comité n’est pas la Révolution, mais l’assassin de l’esprit de création. Son objectif est... son objectif est de former des artistes terrorisés et

serviles... C'est pourquoi il me tire dessus. Parce que, pour Mikhaïl Boulgakov, la lutte contre la censure est le plus grand devoir de l'artiste. Un artiste pour qui la liberté n'est pas nécessaire est comme un poisson pour qui l'eau ne serait pas indispensable.

BOULGAKOVA. – Vous prétendez m'impressionner avec des métaphores si éculées ? Vous croyez m'ébranler avec la rhétorique miteuse du vieux Gogol ? Boulgakov, je suis un homme pratique. Allons droit au but. Ce sont vos propres collègues, des écrivains patriotes, qui ont dénoncé votre pièce comme un crime contre la patrie. Ils ont découvert que vos satires ridiculisent la Révolution.

BOULGAKOV. – En Union soviétique, la satire est poursuivie comme un délit... (*Il se reprend ; il raye.*)... comme un crime... (*Il se reprend ; il raye.*) comme un acte terroriste. Mais je ne renoncerai jamais à la satire. La satire permet de pénétrer des zones interdites. Et il n'y a pas de zones interdites pour un artiste véritable !

BOULGAKOVA. – Ne faites pas l'innocent. Vous avez publié à l'étranger des ouvrages qui se moquent de notre peuple.

BOULGAKOV. – À Prague, quelques exilés ont édité *La Garde blanche* en changeant la fin... Ils ont publié, en mon nom, des mots que jamais je n'écrirais.

BOULGAKOVA. – Vous allez nier aussi qu'avec votre pièce *La Fuite*, vous défendez les ennemis de la Révolution.

BOULGAKOV. – Je suis un écrivain, pas un homme politique.

BOULGAKOVA. – Vous êtes apolitique ? Croyez-vous que l'on puisse rester neutre ? Regardez-moi quand je vous parle, Boulgakov. Dans un monde dominé par l'injustice, prétendre à l'impartialité n'est-ce pas tout bonnement du cynisme ? Regardez-moi dans les yeux, Monsieur l'apolitique : sérieusement, croyez-vous ne pas avoir de responsabilité envers le peuple ?

BOULGAKOV. – Je veux être utile à mon peuple. Mais comment l'être si tous les théâtres clament à l'unisson l'ordre de Staline : « Qu'il ne reste aucune trace de Boulgakov sur la scène soviétique. »

BOULGAKOVA. – Comment pouvez-vous dire cela ? Je suis votre plus fidèle spectateur. N'ai-je pas vu quinze fois *Les Jours des Turbine*, huit fois *L'Appartement de Zoïka* ? Les applaudissements qui fusaient de mes mains résonnaient dans tout Moscou.

BOULGAKOV. – Vous avez effacé mon nom du théâtre soviétique. Vous m'avez anéanti.

BOULGAKOVA. – Je suis capable de réciter des scènes entières de vos pièces. « Dimitri, avec leurs grosses bottes, les ouvriers sont en train de souiller le marbre de l'escalier ! Qui a enlevé le tapis ? ! Est-ce que Marx interdit de couvrir les escaliers avec des tapis ? ! ! »

BOULGAKOV, *explosant*. – Et maintenant, comme si ma destruction était un objectif longuement poursuivi,